

Rencontre avec des adolescents d'un collège juif parisien

Psychanalyste et écrivaine, Marie-Claude Egry a animé des groupes de parole dans des écoles juives, à l'initiative de l'OPEJ, après le 7 octobre. Voici son récit.

Il existe en France cent trente écoles juives sous contrat avec l'Éducation nationale. Ces écoles ont évolué au fil des mouvements migratoires des Juifs d'Europe de l'Est puis de ceux des pays arabes, alors que les populations juives ont fui les pogroms et les vagues d'antisémitisme pour une France terre d'accueil, patrie des droits de l'homme et du citoyen, désireuses de se fonder sous la bannière de l'idéal républicain. Les écoles juives, écoles de la République, ont été percutées de manière répétée ces dix dernières années, de l'assassinat de Jonathan Sandler, professeur au lycée Ozar Hatorah de Toulouse, jusqu'à l'assassinat de Dominique Bernard, professeur au lycée Gambetta d'Arras, le 13 octobre 2023, jour anniversaire du

Un point de bascule a été atteint avec la résurgence de la haine antisémite

meurtre du professeur Samuel Paty. Succession de dates et de traumatismes collectifs. Après chaque attentat terroriste, des psychologues se rendent dans les écoles, mettent des mots pour ne pas laisser l'insécurité envahir l'esprit des enfants. Et ce 7 octobre 2023, suite à l'attaque terroriste du Hamas contre Israël – cela n'a pas eu lieu à Paris, mais ce n'est pas si loin – une cellule d'urgence s'est remise en place... Un point de bascule a été atteint avec la résurgence de la haine antisémite.

« L'antisémitisme est la haine de l'autre homme, » écrivait Emmanuel Levinas, injustifiable parce qu'au-delà du pardonnable pour reprendre Vladimir Jankélévitch. Il n'y a pas d'explication à la haine, elle réveille en chacun de nous un sentiment primordial de vulnérabilité et de malaise, ébranle nos certitudes, déplace nos balises, supprime nos repères et nos protections, attaque notre sentiment d'exister.

Tout le monde est touché et concerné

Une date donc, « Le 7 octobre ». Un mois après le traumatisme collectif que l'on s'accorde à nommer « pogrom », parce que nous n'avons pas trouvé d'autres mots, une intervention auprès d'adolescents était organisée dans un collège juif à Paris. Une responsabilité en tant que psychologues, mais avant tout en tant qu'adultes. Comment présenter à des adolescents de



12 ou 13 ans, cet empiètement inédit dans leur existence, alors que l'on est soi-même impacté par le choc de l'événement et qu'il n'y a pas d'explication face au terrorisme ? Le « Nous » s'impose. « Nous avons du mal à nous relever du 7 octobre, une date qui restera gravée, comme celle du 11 septembre, comme on se souvient des attentats de Paris ... Nous nous sentons touchés, concernés. Nous nous sommes réveillés à Paris, comme si nous étions nous-mêmes dans le sud d'Israël. Les images d'atrocités que nous

avons vues reviennent nous visiter quand on ne s'y attend pas. Cela réveille d'autres souvenirs, pour nos parents et pour nos grands-parents. Les guerres, la Shoah... Dès le lundi matin, les policiers et les soldats gardent l'entrée du collège, la peur des attentats est revenue à Paris, on raconte qu'il faut être prudent... se protéger des images violentes et de la haine parfois ».

« J'ai vu ma mère pleurer »
Les adolescents se reconnaissent dans nos mots. « Moi, je suis

DOCUMENT

Les miracles, les préceptes et en particulier celui qui dit « Tu choisiras la vie », ils connaissent

protégé, j'ai ma kippa sur ma tête», dit un garçon jovial. C'est ce qu'il a appris depuis toujours, avoir une confiance absolue en la vie : « Hachem me protège ». Ce sont des enfants d'un collège juif qui sont assis face à nous. Les « miracles », les préceptes, en premier celui qui dit « Tu choisiras la vie », ils connaissent. Leur parler d'adulte à adolescent donc. L'adolescence est un passage, mais aussi un temps de transmission d'une génération à une autre. Nous racontons l'époque de leurs grands-parents où l'on ne portait pas de signes religieux, ni kippa, ni étoile de David à l'extérieur. Nous avons envie de leur dire que la laïcité, c'est pour les protéger, même si ce n'est pas toujours simple de « vivre ensemble ». Ils sont une trentaine, tous des garçons. Quelques-uns sont déjà marqués par les transformations de leur corps adolescent en pleine croissance, d'autres expriment l'agitation des enfants anxieux, le visage poupon d'un sevrage tardif, les yeux mouillés derrière des lunettes timides, la voix cassée qui retient l'émotion. Tous se lèvent lorsque nous entrons. Ils nous attendaient. Le climat de la classe est favorable, ils prennent spontanément la parole, les témoignages s'enchaînent. Il n'y a pas de silence pesant, ni d'exaltation, leurs bouches attendent de s'exprimer, leurs yeux accrochés à nos mots d'adultes, attentifs à ceux de leurs camarades. Le groupe de parole a déjà commencé.

« Le 7 octobre, j'étais... » « Je sortais de la synagogue... » « J'ai vu ma mère pleurer, mon père avoir peur » « Ma tante a dû fuir sa maison dans le sud d'Israël » « On a appelé ma grand-mère là-bas, c'est la première fois que j'ai entendu ma grand-mère pleurer » « J'ai un frère



MANTON FRANCISCA (GALLIMARD)

à l'armée » « Moi, mon cousin » « Une amie n'a pas pu s'échapper, elle a été... » « Un petit neveu... » (Le mot « otage » a du mal à sortir) « Je connais la famille de quelqu'un qui a été libéré » répond en écho un camarade qui se veut rassurant. « Ils disent que ce n'est rien du tout, les alarmes, mais... »

Le traumatisme des images

Ce garçon presque maigre dépasse ses camarades d'une tête, sa voix tremble, il fait les cent pas au fond de la classe, « J'étais sur le balcon quand l'alerte a retenti, tout le monde courait dans la rue, je n'ai pas voulu rentrer dans... » « Le namad », l'aide un autre. « J'ai vu le ciel, les obus, le bruit du Dôme de fer ». Silence. « Le retentissement des décharges est encore dans mes oreilles ». Il met ses mains sur sa tête et recommence à marcher au fond de la classe. Ils connaissent les mots. Ils ont vu la guerre en direct sur les écrans. Lui est resté scotché à son balcon. Il ne dort plus.

Un garçon dit que la peur est plus forte ici que là-bas : « Les soldats n'ont pas peur, eux... » Les soldats, c'est un peu leurs modèles, leurs héros. Un autre prend la parole, sa voix est grave, il sait ce que c'est la mort d'un soldat : c'était le lendemain de l'attaque terroriste lorsque son cousin est mort. « Avant, il avait sauvé des gens », précise-t-il. Mourir, mais pas

pour rien. Cela fait trente jours que c'est arrivé. « Ça va mieux, je suis tout le temps triste, mais je ne pleure plus comme au début ». Ils connaissent le calendrier du deuil. L'un d'eux le rappelle : la chiva, les chlochim. Ils ont allumé des bougies pour les disparus et les otages, la vie reprend. L'épreuve traumatique est prise dans le symbolique, les rituels scandent le temps du trauma.

Renversement des valeurs

Cependant, leur vie d'adolescent est anormalement

rétrécie par la peur : « Je me sens regardé dans le métro » « J'ai été suivi par un groupe de jeunes, j'ai réussi à les semer » « Un garçon de mon âge m'a insulté dans le bus, juste au moment où il m'a vu retirer ma kippa, ... j'avais oublié de l'enlever » « Nous sortions de la synagogue avec mon père, tout d'un coup, on a été encerclé par un groupe qui nous a traités de ..., mon père a baissé la tête et nous avons continué à avancer. Ils ont rigolé derrière nous » Il a les larmes aux yeux quand il raconte : « J'ai eu très peur. Je ne dors plus ». Désidéalisation du père, des adultes qui baissent la tête face à l'humiliation, se taisent et se relèvent. Les parents ne sont pas invincibles, mais ils sont là. Une phrase revient : « Les gens ne sont plus pareils ». Il y a les insultes dans la rue et sur les réseaux sociaux. « Mais ce n'est pas tous les Arabes », témoigne un autre jeune : « Ma cousine a été attaquée sur T., ses amis l'ont défendue, ceux qui l'avaient insultée se sont excusés ». Non, ce n'est pas tous. Non, il ne faut pas croire que tous ont la haine.

Et les parents, là encore, le monde s'est renversé, les sortant brutalement de l'enfance : « C'est eux qui ont besoin de nous ! » « Trois jours où ma mère ne m'a pas laissé aller au collège, elle a tout le temps peur pour moi » « La mienne n'allait

plus à son travail, elle écoutait les infos en permanence » « Moi je ne sais pas comment faire avec mon père, il est tout le temps énervé, lui aussi est sur son téléphone, il est devenu irascible » « On ne peut pas leur interdire les infos aux parents ! » « Moi, ma grand-mère », « Moi, mon père » « Et c'est pas tout, j'ai évité le pire in extremis... » Non, ce n'est pas tout. Répétition à l'infini du trauma. Il est l'heure de nous séparer. Pour conclure, nous faisons appel à leurs ressources, comme pour nous rassurer ! Oui, ils en ont des ressources... d'ailleurs ils sont là, réunis dans cette classe, à « se prendre la tête » comme ils disent. « Prier », dit l'un. Son camarade ajoute : « Des fois, je n'y arrive pas... » Ils racontent l'entraide, les affiches des otages, les collectes. Ils ont des ressources, mais aussi des questions : pourquoi

Un garçon de mon âge m'a insulté dans le bus au moment où il m'a vu retirer ma kippa

on confond les juifs et les Israéliens ? Pourquoi l'antisémitisme ? Pourquoi il se dit des mensonges et les gens croient ces mensonges ? Pourquoi le mal devient-il le bien et le bien devient-il le mal ? « Et c'est pas tout », reprend la voix près de la fenêtre. « Et c'est pas tous » ...

L'école de la République connaît un temps de basculement. Aurait-elle cessé d'être un lieu de vie et d'humanité où l'on apprend à penser et à vivre ensemble ? Plus que jamais, nous avons besoin de mettre des mots pour ne pas laisser les enfants seuls face à la haine. Peut-être un jour viendra où ces adolescents des écoles juives et ceux des écoles publiques rencontreront des altérités bienveillantes, sans crainte de l'autre ? ■



Marie-Claude Egry
est l'auteur des livres

Le deuil en miroir
éditions Campagne Première, 2016
L'enfant qui se taisait
récit, éditions Gallimard, 2021